

Entretien avec Claude Piché

Interview with Claude Piché

MARIA HOTES*

Ludwig-Maximilians-Universität, Munich, Allemagne

Claude Piché est né à Salaberry-de-Valleyfield (Québec, Canada) en 1952. Il a fait ses études de baccalauréat (1971-1974) et de maîtrise (1974-1975) en philosophie à l'Université de Montréal. Après avoir complété sa maîtrise en déposant un mémoire sur Kant sous la direction de Garbis Kortian (1938-2009), il quitte le Canada afin de poursuivre ses études doctorales à l'Université de Heidelberg (1975-1979), sous la direction de Dieter Henrich (1927-...). Sa thèse de doctorat, intitulée *Das Ideal. Ein Problem der Kantischen Ideenlehre*, a été publiée chez Bouvier en 1984. Immédiatement après avoir complété sa thèse de doctorat, il est embauché à titre de professeur au Département de philosophie de l'Université de Montréal en 1980, où il a enseigné jusqu'au mois de juin 2015. À l'Université de Montréal, il a donné des cours et séminaires sur Kant (philosophie théorique et pratique), l'idéalisme allemand, le néo-kantisme et la phénoménologie. Au-delà de ses activités professorales, Claude Piché est un chercheur actif à la fois sur le continent américain et sur le continent européen. À ce dernier titre, il convient de souligner son rôle au sein de la *Société d'études kantienne en langue française* (SEKLF), dont il est vice-président depuis 2001. Il fait également partie du comité de rédaction des *Kant-Studien*.

(1) En considérant les nombreuses années que vous avez consacrées à l'enseignement et à la recherche fondamentale en philosophie, la première question qui se pose est sans doute celle de la motivation. Qu'est-ce qui vous a conduit à vous intéresser à la philosophie ?

Il faut dire qu'au Québec, dans les collèges, c'est-à-dire au niveau pré-universitaire, il y avait quatre cours de philosophie obligatoires¹. Or j'ai tout de suite été fasciné par ces enseignements. Sans doute, je ne connaissais rien à la philosophie jusqu'alors, mais la force d'attraction de cette discipline a opéré immédiatement. Et il y a de bonnes raisons pour

* Doctorante de philosophie chez la *Ludwig-Maximilians-Universität* (Munich, Allemagne). Boursière du CRSH (*Conseil de recherches en sciences humaines du Canada*). E-mail de contact: maria.hotes@gmail.com

¹ À l'heure actuelle, il y a trois cours obligatoires.

cela : c'est que j'ai commencé à fréquenter le collège en 1969 et mon professeur de philosophie revenait tout juste d'un séjour d'études à Paris, donc au lendemain de ce qu'il est convenu d'appeler la « pensée 68 ». C'était une période d'effervescence incroyable. Il nous faisait découvrir Foucault, Derrida, Deleuze, Barthes, Ricoeur etc. Ainsi, par exemple, Foucault avait publié en 1966 *Les mots et les choses* et Derrida avait fait paraître l'année suivante, coup sur coup, *De la grammatologie*, *La voix et le phénomène* et *L'écriture et la différence*. C'était un temps béni pour la philosophie. Pour le jeune étudiant que j'étais et qui s'intéressait à la littérature et à la culture en général, c'était quelque chose de tout à fait extraordinaire comme découverte. Je peux me considérer privilégié d'avoir été le contemporain de ce mouvement philosophique.

—*Avant votre entrée à l'Université, vous aviez donc été en contact essentiellement avec la pensée française...*

Oui, mais en même temps aussi avec la pensée philosophique traduite en français : je me rappelle en l'occurrence que *La linguistique cartésienne* (1969) de Chomsky faisait partie de notre cursus philosophique. De même pour la pensée allemande, le tout passant par la tradition française. Et je pense que c'était une excellente chose.

(2) On a souvent tendance à opposer, à tort ou à raison, l'histoire de la philosophie à « la » philosophie. Si l'on admet cette opposition, il ne semble pas abusif d'affirmer que votre démarche est avant tout celle d'un historien des idées. Comment en êtes-vous venu à privilégier cette façon de faire de la philosophie ?

Avant d'entrer à l'université, j'avais étudié la littérature, dont j'étais passionné. Or, à cette époque, on privilégiait l'approche « structurale » des textes littéraires. On peut penser ce que l'on veut du courant structuraliste qui prévalait alors, mais je crois que ce qui doit retenir l'attention ici, c'est le fait qu'une œuvre, quelle qu'elle soit, possède une articulation et qu'il vaut la peine de s'intéresser à sa construction, à sa matérialité, à sa lettre. Ainsi, lorsque je me suis ensuite dirigé vers la philosophie, il me semblait que c'était une manière tout à fait naturelle d'aborder les textes : porter attention à sa textualité et de là à sa teneur même. On peut dire en conséquence que j'ai d'abord mis l'accent sur une approche de la philosophie que l'on pourrait qualifier de philologique. Quel meilleur accès à l'esprit d'un texte, en effet, que le passage par la lettre ? Sans en rester à une lecture servile, bien sûr.

(3) La philosophie allemande a la réputation d'être particulièrement difficile d'accès, si bien qu'il semble pertinent de se questionner, non seulement sur l'intérêt que présente pour vous la philosophie en général, mais plus particulièrement la philosophie allemande, à laquelle vous consacrez vos recherches. Comment expliquez-vous cet attrait, à première

vue sans doute difficile à comprendre ? Et, dans ce contexte, pourquoi s'intéresser tout particulièrement à Kant ?

Les défis que présente la lettre du kantisme prennent entre autres la forme d'ambiguïtés. Or on se rend compte qu'il s'agit d'ambiguïtés qui sont, le plus souvent, philosophiquement significatives, en ce sens qu'elles ne sont pas dues simplement à une insouciance quelconque de la part de Kant. Bien sûr, on sait que ce dernier ne possède pas une terminologie parfaitement stable et que, lorsqu'il formule des définitions, il prend parfois un malin plaisir à y déroger. Il n'en reste pas moins que la difficulté éprouvée par l'apprenti qui se confronte au texte a bien souvent à voir avec la chose même. C'est une difficulté qui est inhérente au thème lui-même et qui n'est pas imputable à une maladresse littéraire de la part de Kant. Bref, le kantisme présente un corpus qui est très riche, difficile, mais d'une difficulté à laquelle il vaut la peine de se frotter à mon avis.

Vous me demandez : pourquoi la philosophie de Kant en particulier ? La question s'impose parce que, évidemment, dans la tradition allemande il y a plusieurs oeuvres qui sont d'une difficulté redoutable : on pense à Fichte, à Hegel ou encore à Husserl et Heidegger. Pourquoi alors la philosophie de Kant ? Bien sûr, parce que c'est le philosophe de la raison. Mais, d'abord et avant tout, c'est un penseur qui, comme on sait, s'est appliqué à délimiter la raison, à en tracer les bornes. J'ai été d'emblée sensible à cette approche. On dit de lui, à juste titre, qu'il est un philosophe de la finitude. Donc un philosophe de la raison, oui, mais qui, avant toute chose, s'emploie à rabaisser les prétentions de cette raison et à mettre en veilleuse l'aspect conquérant de la philosophie moderne qui, se réclamant de cette raison, a pu prétendre à un certain moment être en mesure de résoudre tous les problèmes. Bref une raison revue à la baisse et réévaluée selon ses justes prétentions et son potentiel légitime, tant du point de vue de la philosophie théorique que du point de vue de la philosophie pratique.

S'il est un aspect qui m'interpelle tout particulièrement chez Kant, c'est la reconnaissance de la contingence. Kant est un philosophe qui maintient l'étonnement devant la contingence. Or l'étonnement, comme on le sait, c'est peut-être la vertu philosophique première. Pourquoi ? Parce que la contingence représente la part de ce qui est inattendu, ce qui n'était pas prévisible. C'est ce à quoi le philosophe est confronté. On pense en outre à la troisième *Critique* : la beauté naturelle, par exemple, provoque l'étonnement, tout comme la finalité des organismes. Kant est le philosophe qui prend acte de cette contingence et qui tente de l'expliquer, mais sans la réduire ou sans chercher à la déduire d'un principe premier qui éliminerait la dimension de surprise liée à la contingence. L'étonnement demeure chez lui parce que le principe explicatif, même s'il est transcendantal dans le cas de la beauté naturelle, renvoie ultimement à un substrat extérieur, à un vis-à-vis hors de portée. Si l'on se tourne par ailleurs vers la première *Critique*, on constate que la contingence y est également présente. Kant nous avoue très franchement que l'espace et le temps, comme formes de l'intuition, sont pour nous des

formes irréductibles et inexplicables. Les choses sont ainsi et pas autrement. De la même façon, les catégories sont au nombre de douze, ni plus ni moins. Il faut faire avec cette contingence, sans tenter de la résorber. Je dirais en somme que Kant accepte la pluralité des éléments, la pluralité des principes, ne serait-ce qu'au plan du partage entre théorie et pratique : il y a là des principes qui sont irréductibles les uns aux autres. Irréductibilité donc des éléments dans leur pluralité. On a le sentiment que chez lui c'est le point de départ dans la pluralité qui s'avère philosophiquement fructueux, dans la mesure où le philosophe a pour tâche de retracer les relations et l'interaction entre les éléments en vue de dégager, tout au plus, leur convergence et leur unité téléologique. Que l'on songe au refus de Kant de dériver les différentes races humaines d'une race unique, ou encore à ses réticences à déduire les facultés de l'âme d'une faculté fondamentale.

—*Il y a malgré tout une dimension systématique chez Kant, voire une prétention à fonder un système...*

C'est une exigence qu'il se pose comme philosophe au nom de la scientificité. Le philosophe doit prendre en compte le tout et tenter d'y voir clair. Le système est en revanche complexe chez lui et en attente constante de sa clôture. On le sait, les successeurs immédiats de Kant ont été déçus par la façon dont, dans la *Critique de la faculté de juger*, il a tenté de ficeler le système. Il faut en convenir, les traits d'union entre théorie et pratique tels qu'ils sont présentés dans la troisième *Critique*, à savoir le volet esthétique et le volet téléologique, sont plutôt modestes. Et c'est, je pense, tout à fait caractéristique de la philosophie de Kant. Le système demeure une exigence et Kant a tenté d'y répondre à l'aide des moyens à sa disposition. Il y a là une modestie qui n'est pas un trait de caractère mais qui vient de la confrontation à la chose même.

(4) Lorsque l'on s'intéresse à vos recherches sur Kant, on constate un intérêt soutenu, tout au long de votre carrière, pour des enjeux d'ordre théorique (on peut penser notamment à la question du jugement, au problème de la chose en soi, de la déduction transcendantale, de l'auto-référentialité du discours kantien, etc.). Toutefois, ces dernières années, vous semblez vous intéresser de plus en plus à des enjeux relevant de la philosophie pratique, tels que le cosmopolitisme kantien par exemple. Comment expliquez-vous ce changement, à condition que vous admettiez qu'il y a un tel changement ?

Oui, c'est tout à fait vrai. J'ai d'une certaine façon suivi l'itinéraire de Kant, qui a commencé aussi par des considérations très clairement théoriques. Ce sont les problèmes théoriques par lesquels je suis entré dans la philosophie de Kant : la *Critique de la raison pure* offre en effet des défis vraiment considérables pour l'apprenti-philosophe comme par exemple, vous l'avez dit, le thème de la chose en soi ou la théorie du discours philosophique. Ce sont des problèmes qui m'intéressent encore et j'y travaille toujours. Ainsi, il nous revient de reconstruire la méthodologie transcendantale de Kant parce que

les indications qu'il nous a laissées sont précieuses, mais certainement insuffisantes. Or vous avez raison d'insister sur le fait que je me suis orienté, ces dernières années, de plus en plus vers les préoccupations pratiques -- éthiques, juridiques, politiques -- notamment parce que cela révèle l'actualité et la pertinence de Kant. C'est de ce côté, évidemment, que Kant nous interpelle le plus. On pense tout de suite à son éthique universaliste, qui est encore pertinente pour nous. On songe aussi à son plaidoyer pour la paix internationale : Kant est un penseur qui a anticipé d'une certaine manière ce que l'on appelle la globalisation. Je dirais d'ailleurs que, dans son cas, le mot doit être compris dans son sens littéral parce que Kant a pris explicitement en compte, dans sa théorie du droit international, la forme sphérique de l'espace auquel les êtres humains sont confinés.

Mais Kant est aussi actuel par d'autres aspects. Ce qui m'intéresse en ce moment, c'est son jugement, et peut-être plus encore sa mise en garde, vis-à-vis de la culture. Dans l'un des derniers textes qu'il a publiés, le *Conflit des facultés*, il s'oppose non pas à la culture, mais à l'usage que l'on est susceptible d'en faire. Certes, il ne peut pas rejeter la culture puisque lui-même admet que le progrès du genre humain y est relié de façon très intime. Mais il y a un usage que l'on peut en faire et qui consiste à se servir de la culture pour se soustraire à ses responsabilités morales. Plus précisément, Kant se rend compte qu'il est possible pour le commun des mortels d'avoir recours aux diplômés des facultés universitaires supérieures à des fins pernicieuses. Dans le cas de la faculté de Droit, on peut recourir à l'avocat pour contourner son devoir de justice. On peut de plus se tourner, dans le cas de la faculté de Médecine, vers le médecin pour qu'il neutralise les conséquences néfastes de ses excès. Enfin, du côté de la faculté de Théologie, on peut demander au prêtre d'accomplir un rituel, lequel est toutefois susceptible de se substituer — ce jugement est constant chez Kant — à ce qui devrait être l'essentiel en religion : une conduite morale digne de ce nom. Il est quand même curieux de voir que Kant qualifie de « superstitieuse » cette attitude du commun des mortels face aux diplômés des trois facultés supérieures. Sachant que la superstition est la cible privilégiée des Lumières, ce que Kant nous dit par là, c'est que la lutte pour l'autonomie du penser et de l'agir n'est pas encore remportée ; il s'agit en fait d'un combat perpétuel. La tâche de l'*Aufklärung* est donc loin d'être complétée pour lui et je pense que ce jugement vaut à plus forte raison encore pour notre époque.

(5) En plus de vos recherches, vous avez consacré les trente-cinq dernières années à l'enseignement de la philosophie. Vos cours à l'Université de Montréal, tout comme vos recherches, portaient sur la philosophie allemande (Kant et le post-kantisme, idéalisme allemand, néo-kantisme, phénoménologie, Heidegger, etc.). Que tirez-vous de la pratique de l'enseignement de l'histoire de la philosophie ? Dans quelle mesure l'enseignement de la philosophie a-t-il influencé vos recherches et vice-versa ?

Je vais commencer par reprendre une idée qui est bien connue mais non moins juste : dans une relation d'enseignement, celui qui apprend le plus est sans conteste le professeur. Et il y a de bonnes raisons pour cela. L'enseignant est d'une certaine manière tenu de répondre du texte à l'étude. Il doit pouvoir en rendre compte avec la plus grande

honnêteté possible, en montrer la cohérence et la cohésion avant de songer à le critiquer. Il s'agit d'un défi constamment renouvelé pour un enseignant, surtout avec des auteurs complexes. Et ce défi est d'autant plus redoutable que, dans une situation pédagogique, on ne sait jamais d'où va venir la question ; c'est parfois l'interrogation naïve nous donne plus de difficulté, et non la question savante. Ceci est particulièrement vrai du premier cycle. Si l'on songe en revanche aux séminaires des cycles supérieurs, l'attitude à adopter est différente : le professeur a pour mission d'instaurer un climat de recherche, mais une recherche que l'on fait en commun avec les étudiants autour de textes déterminés à l'avance. Nous avons donc un objet en commun et nous tentons d'y voir clair. Je dois avouer que j'ai eu, dans ma carrière, des étudiants extrêmement brillants qui ont rendu ces séminaires d'autant plus riches et intéressants. J'éprouve d'ailleurs une très grande satisfaction à voir mes étudiants progresser et poursuivre leur cheminement de manière indépendante.

(6) *Revenons en arrière. Avant d'y être professeur, vous avez fréquenté l'Université de Montréal à titre d'étudiant de baccalauréat (B. A.) et de maîtrise (M. A.) entre 1971 et 1975. Vous avez alors décidé de rédiger votre mémoire de maîtrise sur Kant sous la direction de Garbis Kortian (1938-2009). Or, on sait que, avant 1970, la philosophie allemande était plutôt marginale au Québec², si bien que le choix d'y faire carrière ne devait pas aller de soi. Que retirez-vous, en ce qui concerne particulièrement la situation de la recherche en philosophie allemande, de ces années de formation ?*

J'ai eu de la chance d'arriver à l'Université de Montréal quelques années à peine après l'embauche du Professeur Garbis Kortian. Il avait reçu sa formation à l'Université de Vienne et avait séjourné en Allemagne où il avait fréquenté les milieux philosophiques : il avait suivi les enseignements d'Adorno, de Habermas et de Gadamer. C'est donc quelqu'un qui possédait une connaissance de première main de la philosophie allemande contemporaine tout en étant un éminent spécialiste de Kant et de l'idéalisme allemand. Dans ses cours, nous étions d'entrée de jeu plongés dans cet univers passionnant ou dans ce que Hegel appelle l'« élément » de la philosophie. C'est aussi Garbis Kortian qui m'a incité à rédiger un mémoire de maîtrise sur Kant et qui m'a encouragé à poursuivre mes études doctorales en Allemagne.

—*Concernant vos études en Allemagne, justement : est-ce que votre formation doctorale à l'Université de Heidelberg, sous la direction de Dieter Henrich (1927-...), a modifié la manière dont vous conceviez à l'époque la recherche en philosophie allemande ?*

² Cf. Jean Grondin, « Les débuts de la philosophie allemande au Canada français : Contexte et raisons », in: R. Klibansky et J. Boulab-Ayoub (dir.), *La pensée philosophique d'expression française au Canada. Le rayonnement du Québec*, Québec: Presses de l'Université Laval, 1998, p. 211.

Je répondrais par l'affirmative. L'étudiant allemand est soumis à une pédagogie bien particulière. C'est que les enseignements à l'Université de Heidelberg, comme ailleurs en Allemagne du reste, prennent d'abord et avant tout la forme de séminaires, lesquels ne sont pas réservés aux seuls doctorants. Il s'agit d'une pédagogie qui a de quoi surprendre quelqu'un qui vient d'un milieu nord-américain où l'on est habitué à recevoir beaucoup de contenu. Dans le cas des séminaires à l'allemande, et tout particulièrement des séminaires de Dieter Henrich, on pouvait consacrer toute une séance à décortiquer et à sous-peser les interprétations possibles d'une phrase (de Fichte ou de Kant) inscrite au tableau. C'était pour moi une approche nouvelle dans la mesure où l'on ne ressortait pas nécessairement du séminaire avec un cahier de notes bien rempli. En revanche, on apprenait les rudiments du travail philosophique, surtout la confrontation avec les textes et avec les difficultés qu'ils peuvent offrir. Pour ne donner qu'un exemple, Dieter Henrich allait jusqu'à porter attention à la lettre majuscule employée par Kant avec l'article « *Eine* » en vue d'accentuer la dimension d'unité. Si j'avais d'emblée une propension pour l'analyse textuelle avant d'entamer mon cursus universitaire, je dois dire que la poursuite de mes études en Allemagne n'a fait que confirmer cette prédilection chez moi. Dieter Henrich était en l'occurrence un professeur absolument prodigieux sous ce rapport : disposant d'une compétence exceptionnelle pour Kant et l'idéalisme allemand, c'était un enseignant fascinant par la capacité qu'il avait à spéculer avec les idées, tout en conservant un contact très étroit avec les textes. En somme, le séminaire à l'allemande est une incitation à la patience et à la modestie dans le travail philosophique : il n'est pas rare que l'on sorte du séminaire sans avoir trouvé la solution aux problèmes posés.

(7) Votre implication au sein de la Société d'études kantienne en langue française (SEKLF) semble témoigner de l'importance que vous accordez à ce que la langue française ait toujours sa place au sein des études kantienne. C'est-à-dire que, malgré — ou peut-être à cause de — l'importance de plus en plus marquée de l'anglais dans le milieu de la recherche universitaire, vous croyez qu'il est important de continuer à faire de la recherche sur Kant en français — ce qui peut sans doute s'étendre aussi à d'autres langues, comme l'italien, l'espagnol ou le portugais. Pourquoi ?

C'est que chaque aire linguistique s'approprie à sa manière les grandes philosophies, en l'occurrence ici celle de Kant. En quoi consiste cette appropriation ? Évidemment, un très sérieux travail d'exégèse a été fait en langue française au cours des deux derniers siècles, tout comme en langue italienne, espagnole, portugaise, etc. Mais ce qu'il est important de souligner dans ce travail d'interprétation, c'est que la pensée kantienne acquiert des résonances particulières lorsqu'elle est reprise par d'autres traditions linguistiques et culturelles. Et il faut y voir un indice additionnel de la richesse et du rayonnement de cette oeuvre. Pour l'interprète de Kant, il y a donc une responsabilité qui consiste à rendre accessible le texte de Kant en langue française de façon à ce qu'il n'intéresse pas uniquement le spécialiste, mais qu'il puisse également entrer en dialogue avec d'autres courants philosophiques, voire interpeler le grand public en général. Ce

travail d'appropriation doit être fait par chacune des aires linguistiques et, en langue française, force nous est d'avouer que la chose est fort bien amorcée. Il ne tient qu'à nous de poursuivre cette tâche.

(8) La recherche en histoire de la philosophie, et à plus forte raison dans les études kantienne, est plus souvent qu'autrement une tâche très théorique, voire spéculative. Dans une perspective kantienne, il y a pourtant une préséance du pratique sur le théorique, si bien que l'on peut dire que le travail philosophique, même dans son volet théorico-spéculatif, doit, en dernière instance, conduire à l'agir moral. Dans ce contexte, comment concevez-vous le rôle de la philosophie et du philosophe ?

Kant écrit dans la *Critique de la raison pure*, à propos de la *République* de Platon, qu'il ne sied pas de se moquer de telles constructions idéales bien qu'elles soient à proprement parler sans doute irréalisables. En effet, si nous ne disposons pas de tels modèles qui prennent la forme d'une Idée, l'humanité ferait du sur place. Il faut qu'il y ait une orientation, quitte à ce que ce soit le philosophe qui en esquisse le fil conducteur. On se rappelle, par exemple, qu'en 1784, dans *l'Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, Kant évoque une lecture de l'histoire qui, si l'on s'en tient strictement à l'enchaînement des faits, donne l'apparence d'un chaos. Il procède alors à une interprétation de l'histoire qui tente de lui conférer un sens, à savoir ici, comme on le sait, l'amélioration progressive des constitutions politiques. Il s'agit manifestement là, comme le titre de l'opuscule l'indique, d'une simple « Idée ». Mais il y a en vérité un devoir philosophique implicite de rechercher, dans le cours de l'histoire, les indices d'un progrès moral (au sens large). Et si ce n'est pas un progrès éthique, du moins peut-il s'agir d'un progrès au sens juridique, au sens politique. Voilà donc une manière de souligner le rôle crucial de l'Idée chez Kant, rôle qui était d'emblée mis en valeur dans la *Critique de la raison pure*. J'ai d'ailleurs consacré ma thèse de doctorat au thème de l'idéal. Il s'agit d'un thème qui fait de Kant sans contredit un penseur idéaliste, c'est-à-dire un idéaliste sans illusion mais qui insiste sur le caractère indispensable de l'Idée dans une perspective éthique. Nous ne sommes pas autorisés, selon lui, d'un point de vue moral, à désespérer du cours de l'histoire humaine.

La question qui se pose dès lors est la suivante : comment le philosophe peut-il intervenir de façon concrète, après avoir rappelé notre devoir de lire l'histoire ou d'interpréter le cours des actions humaines d'un point de vue éthique, même si les faits n'en témoignent pas de façon concluante ? Or le travail du philosophe, pour Kant, ne doit pas être sous-estimé ici : il s'agit en fait d'un travail théorique au plan des concepts. Mais cet éclaircissement conceptuel — qui est aussi l'une des connotations du mot *Aufklärung*, à savoir rendre l'Idée, comme dirait Descartes, claire et distincte — est un travail philosophique très spécifique, voire très technique. Cette élucidation des concepts a une portée que Kant n'a jamais négligée, à savoir ici présenter de façon conceptuellement juste le critère du Bien, y compris le souverain bien politique. Pour Kant, c'est l'un des éléments

importants — et il faut passer par la pédagogie pour y parvenir — susceptibles d'amener quelqu'un à agir moralement. Kant y croit profondément : à preuve les *Didactiques* qu'il a jointes à sa *Critique de la raison pratique* et à la *Métaphysique des mœurs*. Il y a une tâche de défense et d'illustration des Idées pratiques qui ressortit à la philosophie, bien qu'en dernière analyse l'adoption de tels critères relève d'une décision qui est entièrement libre de la part de l'agent moral. C'est le mieux que le philosophe, en tant que pédagogue de l'humanité, puisse faire. Mais, aux yeux de Kant, il s'agit là d'une prérogative cruciale

(9) *Pour clore cet entretien, pensons maintenant à l'avenir des études kantienne : quels sont, à votre avis, les nouveaux défis auxquels les études kantienne doivent faire face en ce XXIème siècle ?*

Je dirais que c'est sans doute Kant qui nous indique la marche à suivre au moment où il déclare qu'en philosophie, il n'y a pas d'auteurs classiques. Il n'y a pas non plus d'oeuvres classiques, au sens où par leurs seuls mérites intrinsèques elles demanderaient à être retransmises de génération en génération. Kant n'y croit pas. Il croit en sa philosophie, cela va de soi, mais le legs qu'il entend nous laisser consiste en un encouragement à faire nous-mêmes de la philosophie et à repenser les problèmes. Or s'il existe une chose telle que les études kantienne — *Kant-Studien*, *Kantian Studies*, *Studi Kantiani*, etc. —, c'est qu'il y a une tradition d'interprétation qui a inéluctablement tendance à faire de Kant un classique, ce à quoi il résisterait pourtant. En conséquence, nous pouvons bien sûr nous inscrire dans ce courant des études kantienne ; nous le faisons volontiers, parce que c'est à nous qu'il revient de scruter l'œuvre afin de savoir si cette pensée est encore pertinente de nos jours. Mais nous ne devons jamais oublier l'injonction de Kant selon laquelle nous sommes tenus de penser, à nouveaux frais, les problèmes, et non pas de nous en tenir à des solutions toutes faites.

